

TEMPERATURE

Du 14 août 1902.

Table with weather data for various locations including Washington, D.C., and Louisiana.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 14 août. Indications pour la Louisiane. Temps — beau vendredi et samedi.

NOTRE EDITION

Spéciale Annuelle.

Revue Commerciale et Financière.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des statistiques d'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répartiront dans toutes les directions, tant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle pour les annonceurs désireux d'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, qu'il leur soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Fondée le 1er septembre 1827, l'ABELLE accomplira donc ce jour là sa cinquante-quatrième année d'existence.

L'Anarchie au Vénézuéla.

Depuis quelque temps il ne se passe pas un jour que nous n'ayons à enregistrer quelque fait lamentable dont l'Amérique du Sud ou du Centre a été le théâtre et qui y engendre la misère et la ruine. Toutes ces malheureuses républiques y passent tour à tour; aucunes d'elles n'échappe à ce désastre général.

C'était hier le tour de la Colombie ou de Chili, peu importe; c'est aujourd'hui celui du Vénézuéla.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

LA PLUIE D'OR.

— Désolé, mes chères, désolé de voir perdus des efforts consacrés de tant de succès — mais l'année a parié! Des ondulations, monsieur Beaupol, il n'en est pas. Et voici pour attacher le noeud de cheveux.

table à tous ces maux. Ils s'y trouvent obligés non seulement par la position exceptionnelle qu'ils se sont occupés dans ces parages, mais aussi et surtout par la doctrine Monroe, qui leur livre en quelque sorte la police du Nouveau Monde.

En interdisant aux contrées européennes de s'y établir souverainement et d'une façon permanente, ils se sont engagés, au moins tacitement, à y maintenir l'ordre et la sécurité pour tous.

Les Américains l'ont parfaitement compris dès le début; mais ils n'ont pas osé accomplir ouvertement leur mission. Il est temps qu'ils s'en préoccupent.

Aujourd'hui, c'est à eux qu'il appartient d'intervenir dans la situation actuelle. Ils ont maintenant trois navires stationnant sur les points les plus menacés — le Cincinnati à Barcelone, le Topica à Puerto Cabello, le Marietta à l'embouchure de l'Orénoque.

C'est là un effort louable sans doute; mais il n'est pas suffisant. Il y a de nombreux et importants intérêts allemands engagés dans le Vénézuéla.

Le gouvernement de l'Empire a le droit d'intervenir, et les Etats-Unis ne leur offrent pas la protection sérieuse sur laquelle ils doivent compter. L'œuvre leur est donc plus facile puisque l'Allemagne elle-même les y convie. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les journaux de l'Empire, sur le "Lokal Anzeiger", sur le "Tagblatt" et autres organes de l'opinion publique à Berlin, pour faire comprendre toute la gravité de la situation.

La bataille est engagée de plusieurs côtés à la fois et, partant, les troupes du président Castro sont battues par les révolutionnaires. C'est un changement complet de régime qui vient d'ajouter à tant d'autres qui sont restés stériles et n'ont apporté aucune amélioration à ce déplorable état de choses.

Si se prolonge encore l'Union américaine en sera tenue responsable devant l'humanité. Elle joint actuellement d'un prestige merveilleux sur les deux hémisphères. Il serait désastreux qu'elle le perdît à un pareil moment.

Peu nous importent les intérêts personnels et mesquins du président Castro et de la clique qui l'entourne. Ce que nous devons et voulons maintenir, c'est l'honneur et le prestige de la grande République Américaine.

Les confitures dans l'armée anglaise.

M. Brodric, ministre de la guerre du Royaume Uni, a soumis, ces jours-ci, à la Chambre des Communes, un document des plus intéressants pour les historiens qui retracent, au jour, les faits de l'expédition sud-africaine. Ce document n'est rien moins qu'une statistique complète et officielle, démontrant les quantités de confitures consommées par les troupes britanniques pendant la guerre du Transvaal.

L'administration anglaise, qui paraît n'avoir rien à envier à la nôtre, a un assez de scrupules et assez de loisirs pour établir un état comparatif des diverses sortes de confitures. Il en résulte que les variétés les plus populaires sont les confitures de "goseberries" (groseilles à maquereaux), les confitures d'abricots, celles de prunes et la marmelade d'oranges.

Le 17 mai dernier, le petit roi Alphonse XIII, l'enfant du miracle, né en 1886, a pris personnellement la régence du pouvoir sur le trône de Charles Quint.

LA REINE MARIE-CHRISTINE A PARIS.



La reine-mère d'Espagne, S. M. Marie-Christine, vient de passer quelques heures à Paris; c'est la seconde fois de sa vie qu'elle y est allée. Son premier voyage eut lieu, à l'époque de son mariage, lorsqu'au bras du roi Alphonse XII elle se rendit à Vienne pour embrasser sa mère l'archiduchesse Elisabeth d'Autriche.

Il y a vingt-trois ans de cela. Depuis lors, elle n'a plus quitté l'Espagne, où elle a eu sa large part des tristesses, des deuils, des angoisses de cette cour et de sa mère, elle s'en retourne vers les lieux où, pendant toute sa jeunesse, elle vécut ignorante des grandes douleurs et des grands devoirs de la vie.

Il n'est pas de mère plus admirable ni de souveraine plus respectable que ne l'a été la reine Marie-Christine.

C'était une étrangère, archiduchesse d'Autriche, fille des Habsbourg. Elle avait épousé, en 1879, Alphonse XII qu'une tragédie du palais, sur laquelle le mystère n'a cessé de planer, avait fait veuf en lui enlevant une de ses princesses qui sont comme le coraire de l'histoire.

A vingt-huit ans, mère, veuve et reine, elle dut se hasarder toute seule à gouverner un pays qui n'était pas le sien, à valloir à la fois sur un horizon frère et sur un trône vermoulu, à se faire la réparatrice d'un sol miné par l'histoire.

Il faut dire bien haut ce qu'est cette grande figure. L'amour maternel a fait en elle un de ces miracles dont il est coutumier. Du cœur de cette mère sont sorties les inspirations d'une politique nationale qu'est souvent, à-t-on dit, stériles la raison d'un véritable homme d'Etat; et les seize années de son impeccable régence tiendront certainement la place la plus honorable dans l'histoire si mélancolique de l'Espagne au dix-neuvième siècle.

Le 17 mai dernier, le petit roi Alphonse XIII, l'enfant du miracle, né en 1886, a pris personnellement la régence du pouvoir sur le trône de Charles Quint.

UNE ENTREVUE COLONEL MAXIMOFF

AVEC LE COLONEL MAXIMOFF

On sait que le colonel Maximoff succéda au colonel de Villebois-Mareuil, après la mort de celui-ci, dans le commandement de corps de volontaires étrangers qui étaient venus en Afrique du Sud défendre la cause boer. On sait aussi qu'il a été reçu fréquemment, et encore tout récemment, par M. Krüger. Il peut donc exprimer des opinions qui sont partagées, dans une certaine mesure, par l'entourage du Président. Le "Temps", qui l'a interrogé, dit au sujet de cette intéressante entrevue:

M. Krüger est inébranlable dans ses espérances. Sa santé s'est améliorée, son côté gauche est complètement guéri, et il attend avec confiance l'arrivée des généraux boers. Pourquoi n'a-t-on pas permis à ceux-ci de se mettre en communication par câble avec lui? Le colonel Maximoff est convaincu que c'est parce que les traités contiennent une clause secrète. De Wet, Delarey, Botha, dit-il, n'ont pas pu renoncer à l'indépendance de leur patrie; on a dû leur faire une promesse à cet égard, promesse qui serait rendue publique le jour du couronnement.

Si la situation serait celle-ci:

Les Boers avaient été éprouvés par la guerre. La mortalité, dans les camps de concentration, était considérable, ils n'attendaient plus aucune intervention européenne. On leur demanda de conclure une paix qui eussent honoré anglais vis à vis du monde civilisé. On leur promit une indemnité pour la reconstruction de leurs fermes. On s'engagea, sinon à leur restituer l'indépendance — et cependant notre interlocuteur croit qu'on a pu prendre cet engagement — du mois à leur rendre leurs droits politiques à une date fixée.

Or, le gouvernement anglais émet aujourd'hui la prétention d'employer l'indemnité de 75 millions de francs promise au traité de Vereeniging, non exclusivement à payer aux Boers le prix de leurs propriétés, rétrocessées, mais à rembourser les dettes contractées par le Transvaal et l'Orange pendant la guerre, ce qui est contraire à la convention.

Autre violation du traité: l'annexion au Natal de triangle Vryheid, Wakkerstroom, Utrecht. Les Boers du Transvaal tiennent à rester transvaaliens. Espérant garder au moins leur autonomie intérieure — et peut-être obtenir plus — ils ne sauraient accepter de tomber sous des lois anglaises, et de "perdre leurs votes", par suite d'un ha-

blement remaniement des circonscriptions électorales.

Enfin, parmi bien d'autres causes de variation, il faut en citer au moins une: un certain nombre de Boers n'ont pas prêté le serment d'allégeance au roi d'Angleterre. Ils ont l'intention, si cela est nécessaire, de demander la naturalisation hollandaise. Mais on parle alors de confisquer leurs terres.

Dans ces conditions, si l'exercice des droits politiques n'est pas rendu aux Boers du Transvaal et de l'Orange, le colonel Maximoff dit qu'on peut envisager comme possible la reprise des hostilités: 70,000 hommes pourraient reprendre les armes. Mais non pas tous ensemble: ils se relaieraient, pour ainsi dire, car il suffit que 25,000 tiennent la campagne. Quant aux armes et aux munitions, il en resterait suffisamment.

Le colonel Maximoff estime que seule le général Frensch et Galsbrecht valent du mérite. L'insécurité de lord Methuen était si bien appréciée qu'il eût été remis en liberté même s'il n'avait pas été blessé. Lord Roberts serait fort supérieur, au point de vue de la manœuvre, à lord Kitchener, qui est surtout un organisateur et un intendant militaire.

Le corps des officiers manque de science militaire. Les troupes d'Irlande et les Ecosais ont montré une réelle énergie et de la discipline. Ce qui manque surtout, c'est la confiance des hommes dans leurs officiers, qui les ignorent et désignent d'avoir avec eux le moindre rapport.

Les souvenirs du colonel rament sur les événements qui ont précédé et amené la mort du colonel de Villebois-Mareuil sont précis et intéressants.

Le colonel de Villebois-Mareuil, dit-il, officier infiniment distingué, inspira d'abord aux Boers une certaine défiance. Il y avait beaucoup à critiquer, mais il critiqua trop haut, d'une façon cassante, et ses conseils furent d'autant moins acceptés que les Boers étaient encore infatués de leurs faibles succès du début.

Qu'on me donne 50 hommes, disait-il, et je prendrai Kimberley! A ce moment même, Cronjé, avec un corps de plusieurs milliers d'hommes, n'arrivait à rien. Et cependant, la démolition à Kimberley était à son comble et un coup de force un peu hardi devait réussir: c'est Villebois-Mareuil qui avait raison. Mais on le crut fou.

Quant la situation s'aggrava pour les Boers, on se souvint du colonel français, on commença d'accepter ses conseils, malgré la façon autoritaire dont il les donnait, on lui confia le commandement des volontaires étrangers, et il reprit son ancien projet de s'emparer de Kimberley, ce qui aurait coupé les Anglais de leur base du Cap.

Il partit le 25 mars de Kronstadt, un peu surexcité, souffrant, ayant été frappé d'un coup de chaleur quelques jours auparavant. Il laissait dans cette place, avec mission d'attendre jusqu'à ce qu'un télégramme leur parvint, quelques hommes sous le commandement de Maximoff. Deux jours après, celui-ci vit arriver un Français à pied. Il raconte qu'il faisait partie de la troupe de Villebois-Mareuil, mais que celui-ci s'était trompé de direction pendant une marche de nuit, de telle sorte que la troupe, ayant accompli un cercle, était revenue sans le savoir aux environs de Kronstadt. Les chevaux avaient été éreintés.

Six jours se passèrent. Maximoff avait sous ses ordres un

contingent français, un contingent allemand, un contingent hollandais, entre lesquels, dans l'insécurité du camp, des conflits s'élevaient. Leur chef se décida en conséquence à les faire marcher, et les transporta à Smaideel, puis à Brandfort, attendant toujours des nouvelles de Villebois-Mareuil. La nouvelle qui lui parvint fut celle de la mort de l'infortuné colonel. Maximoff fut nommé à sa place chef du corps des volontaires étrangers.

Voici, lui dit-on, ce qui s'était passé: Après avoir tourné autour de Kronstadt, le colonel de Villebois-Mareuil gagna Hopstad. Il quitta alors ses hommes et se rendit seul à une assez grande distance, voir un Belge qui lui apportait, dit-il, "des nouvelles politiques" de France. Il avait laissé son corps sous le commandement de Surenberg, qui dirigeait le contingent hollandais. Le colonel de Villebois-Mareuil, après avoir vu le messager belge, se rendit aux environs de Boeshof, où il trouva un corps de 250 Boers commandée par le volontaire Daniels. Son corps de volontaires avait rejoint celui-ci douze heures auparavant.

Il proposa à Daniels d'agir leurs deux corps, qui étaient de force à peu près égale, pour attaquer un détachement anglais campé à Boeshof. Le chef boer refusa son concours. Il a dit depuis que le projet lui avait paru imprudent. Cependant, le colonel de Villebois-Mareuil se décida à tenter seul l'opération. Allant camper à l'est de Boeshof, il envoya dix hommes en avant-garde. Puis, il leva le camp, oubliant ces dix hommes, on ne sait pourquoi, et prit une autre position, bien choisie d'ailleurs: trois kopjes, de la brousse, de l'eau. Mais il envoya les chevaux au pâturage, loin de lui et négligea de se garder.

Or, les Anglais de Kimberley avaient été prévenus, probablement par un émissaire de Kronstadt. Ils envoyèrent à Boeshof un renfort de 1,000 hommes avec du canon.

Au lieu de surprendre, Villebois-Mareuil fut surpris. Privé de ses chevaux, il fit cependant une héroïque résistance. Peut-être aurait-il trouvé une combinaison pour rompre le cercle des assaillants, mais il fut frappé à mort d'un éclat d'obus à la tête, et le commandant Deeds, qui avait pris le commandement, se rendit.

AMUSEMENTS.

Wang a décidé de faire la conquête de public, au double point de la partition et du libretto. C'est un des plus délicieux opéras comiques du répertoire actuel. Aussi attire-t-il la foule tous les soirs au Parc.

Ce qui préoccupe actuellement les amateurs, c'est la production de "The Swimming Girl" qui doit passer dimanche soir et qui est l'œuvre de deux enfants du pays, MM. Lavigne et Henri Werhmann. "The Swimming Girl" est depuis longtemps en répétition. L'œuvre est montée avec soin, avec luxe, et la direction compte sur un succès complet.

MM. Lavigne et Werhmann sont très connus, très estimés parmi nous et le public se fait un devoir d'aller applaudir leur œuvre splendide soir.

Tout le matériel est arrivé de New York; il est magnifique. Aussi le succès est-il assuré d'avance.

WEST END.

C'était hier la soirée consacrée à la musique "Rag-time". M. Rosenbaker s'est occupé merveilleusement de composer ce genre de programme; il vient d'en donner une nouvelle preuve, et le public acclamant a chaleureusement applaudi toutes les exécutives. Il a fait aussi une véritable ovation aux trois dames Constantine, à la fois charmantes chanteuses et danseuses pleines de grâce. L'audience est toujours le plus agréable équilibré qui se fait applaudir à entraine.



FRAIS DE CAPTURE.

Masolino, le fameux brigand italien, récemment condamné à la prison perpétuelle, peut se flatter d'avoir fait payer cher sa liberté à la police de son pays. Un journal de Rome nous apprend, en effet, que les frais de capture et d'arrestation de l'inséparable personnage, se sont élevés à 2 millions 500,000 francs. Ce chiffre s'explique par le fait que, vingt-trois mois durant, cinq cents agents de police et carabinieri furent mobilisés dans les villes et villages où l'on croyait pouvoir le surprendre.

En Australie, il y a quelques années, la capture de la bande Kelly avait coûté plus cher encore — tout près de trois millions — au gouvernement anglais. Mais les célèbres assassins, qui, pendant cinq ans, semblaient la terreur d'un bout à l'autre de la province de Victoria, étaient au nombre de huit et opérèrent sur un territoire plus grand que la France entière.

La capture d'Eyrand, Passassin de Gouffé, que l'agent Hoellier alla rattraper aux Antilles, ne coûta guère moins d'une centaine de mille francs à la police de France.

L'ESPRIT DES AUTRES

Bout de dialogue: — On s'est fortement cogné hier. — Oh donc? — Place de la "Concorde" naturellement!

Un cercle vieux. — J'ai été arrêté parce que je criais: "Vive la liberté!" — Et alors? — Alors j'ai crié: "Vive la liberté!" parce que j'étais arrêté!

A la prochaine audience du Tribunal correctionnel: Un des manifestants. — J'étais là avec mon églantine. On l'a saisie, foulée aux pieds... Le président, attendri. — Pauvre femme!

Beuvez la "Sparkling Abita Water" \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

tiel était d'avoir trouvé du premier coup des amis de Harry, qui voudraient bien, peut-être, devenir les siens...

Zite trébuchait au-dessus des grandeurs mortelles; le fils de Créans, attiré par la splendeur de ses cheveux d'aurone, ne quittait pas son côté gauche, bien décidé à le mesoposer.

D'autres jeunes gens faisaient de leur mieux pour obtenir des réponses, mais n'attrappaient, au vol, que des regards. Comment s'entendait dans le broncha des voix?

L'orchestre tzigane commença une valse. Sans mot dire, Créans junior enlaga la reine du jour et partit avec elle, écrasant sans aucun remède les pieds qui n'avaient pas su se garder.

— Paris cent dollars qu'il l'épouse avant la fin de la saison! dit le propriétaire d'une des paires de pieds léchés. — Deux cents que non! répliqua un autre. Il n'est jamais pinocé que pour vingt-quatre heures.

On rit, mais les paris engagés furent fortés éternes tenants. Un vrain New Yorkais est toujours accompagné d'un crayon, et a toujours un carnet dans sa poche.

Vers une heure du matin, John Bruce, qui avait sur ses cartes d'invitation: "Danse et musique", vint offrir cérémonieusement le bras à Zite. Un accompagnateur immobile, raide, im-

serins pareils, contenant chacun une abeille en diamant.

Les femmes de chambre s'empressèrent, l'odeur des fers chauffés se répandit dans le cabinet de toilette et les jeunes filles furent initiées aux mystères de l'ondulation.

Dîner silencieux, puis toilette finale, parmi les gestes précis des soubrettes bien stylées: ni agitation, ni indifférence.

Zite rayonnait tranquillement, comme le soleil sur la mer; Annie, un peu émue, avait le sang aux joues, mais elle fut bientôt gagnée par le calme reposant de sa tante.

Et enfin, toutes les portes ouvertes, toutes les draperies relevées, l'électricité inondant à flots, jusqu'à la cruauté, les salons vides, les trois femmes se rangèrent près de l'entrée, les épaules nues sous l'air vif que tamisait à peine un double tambour sans cesse ouvert et refermé; en face, John Louis Bruce, avec la figure de ses photographes, imperturbable et majestueux, se tenait debout, sans raidir.

Le défilé commença: chaque poignée de main accompagnée d'une présentation ou d'un sourire; les jeunes filles répandant avec une inclination et une phrase poliment banale: "Charmé de vous voir". Quand cette parole est franchi ses lèvres pour la deuxième fois, Zite se pencha vers l'oreille de sa tante.

— Attendez vous encore beaucoup de monde? dit-elle, en distribuant une poignée de main automatique et une révérence à l'aveugle.

— Encore à peu près autant, murmura Mme Bruce. Mes nièces, Zite et Annie Debrode, de Montréal, continua-t-elle tout haut.

— Je vais tomber sans connaissance, ma tante! déclara Zite, en exécutant une autre révérence.

— Bah! on s'y fait... Mes nièces, les demoiselles Debrode, de Montréal.

— Enchanté de vous rencontrer, fit un grand jeune homme, en s'inclinant si bas que Zite put voir une place chauve sur sa tête, parmi ses cheveux blonds.

— Robert Von Goyen, le fils du Roi de Pétrôle, le plus beau parti... chuchota la tante à Zite; qui fit une révérence plénière.

Le fils de Oréous s'arrêta, interrompant la circulation; mais à ses paroles tout est permis, et, caressant son menton, dit gravement: — Ah! hem! comment venez-vous de New York?

— Délicieusement, répondit la jeune fille en distribuant une poignée de main au hasard.

— Ah! charmant! Je vous verrai plus tard dans la soirée. Il cessa de barrer le passage et le flot reprit son cours plus

deux.

Cependant on commençait à pouvoir distinguer les mains à qui appartenaient les visages. Mme Bruce jeta un regard vers le tambour. On entendait les fers des chevaux s'éloigner lentement sur le pavé de bois, pressant leur rang dans la file.

— Je crois, dit-elle, que nous pouvons aller prendre une tasse de thé; nous l'avons gagnée.

— Les coins de la bouche me font mal, tant j'ai souri de fois, déclara Annie, honteuse.

— Mais, s'écria Zite, ils s'amuse-tent, là-bas, ils dansent!

— C'est pour cela qu'ils sont venus! répondit Mme Bruce.

— Eh bien! et nous? demanda Zite avec une moue.

— Vous êtes-vous imaginée que vous étiez là pour vous amuser? répondit la tante en riant. Vous avez en votre part de joie, convenez-en! Des robes exquises. Le choix de votre oncle était très judicieux, et ce blanc tout uni vous sied à merveille; et puis, en ce monde de somptuosité, il indique dès le premier coup d'oeil votre véritable situation sociale...

Les yeux de Zite brillèrent d'un jet presque agressif, où entrât une bonne part d'orgueil irrité; mais Mme Bruce ne jugea pas à propos d'y faire attention.

— N'oubliez pas qu'à présent, vous connaissez tout le monde.

— Si je me rappelle seulement un nom! fit Annie, humiliée de son peu d'aptitude pour les grandeurs.

— Cela viendra! Parlez tout de même dit philosophiquement la tante.

Tout en distribuant d'aimables paroles à des dames assises dans des canapés et isolées dans les coins, elle s'était avancée jusqu'au vaste et splendide buffet, mis au pillage.

— Ils ne nous ont rien laissé! fit elle, ni une grappe de raisins, ni un marron glacé! C'est dans l'ordre, et c'était prévu.

Elle pressa un bouton, et le premier maître d'hôtel parut avec un plateau servi. Mme Bruce fit prendre quelques réconfortants à ses nièces, puis les conduisit dans la grande galerie, d'où les objets précieux ou fragiles avaient été retirés, et dit aux jeunes filles: — Je vous rends la liberté! Soyez aimables, et surtout soyez jolies!

Elles se trouvèrent en assise le centre d'un bataillon de jeunes filles, vêtues à miracle, belles à ravir, qui parlaient très haut, toutes à la fois, questionnant sans cesse et n'écoutant aucune réponse.

Zite fut sur le champ au diapason, et questionna, tout autant que les autres, mais en prenant le soin d'écouter les réponses et